Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 11 (1981)

Heft: 4

Rubrik: Chatchien & Cie : trop c'est trop

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les conseils du médecin

Docteur Maurice Mamie

Prisonnier de son métier: le médecin

On dit, en parlant de lui: la faculté a prescrit, la faculté a ordonné, la faculté a autorisé. Quand on parle de la Faculté avec un F majuscule on fait allusion à la Médecine, on ne parle pas d'une autre des multiples facultés universitaires, droit, lettres ou sciences. Ce terme de faculté veut dire également capacité, aptitude et finalement pouvoir. Le médecin possède le savoir et du même coup le pouvoir. Le malade cherche une aide, une protection auprès de celui qui possède le savoir, mais dans le même temps il se met en son pouvoir, il se remet entre ses mains. Il en découle une certaine ambiguïté dans les rapports entre le médecin et son malade. Dans nos pays occidentaux, où la médecine libérale et le libre choix du médecin sont encore — pour combien de temps — la règle, le malade a vis-à-vis de son médecin un préjugé favorable puisqu'il l'a choisi. Le médecin de son côté accepte avec reconnaissance cette marque de confiance. Redoutable honneur, lourde charge.

Le médecin engage, dans cette relation privilégiée avec son malade, tout son savoir; il prend la responsabilité de rétablir ou de maintenir la santé d'un individu tant physique que psychique. Il est tout à la fois homme de science, mage et sorcier. Il exerce un pouvoir, il impose certains examens souvent désagréables, il pose un diagnostic pour finalement aboutir à une sanction thérapeutique dont il aura pesé avec soin les bénéfices et les risques éventuels. Tout au long de cette démarche, le médecin exerce sur son patient un acte d'autorité, en jouant en plus de son charisme. Comme le dit le professeur P. B. Schneider, l'aspect charismatique de la fonction médicale ne dépend pas tant du médecin qui doit s'y conformer que de la population et du patient qui l'exigent du médecin. Celui-ci est à la fois l'enseignant, le guérisseur, le chef qui représente l'autorité et le gardien du bien public qu'est la santé.

Le médecin n'en est pas moins un homme comme les autres avec ses pesanteurs, ses faiblesses, ses angoisses et ses doutes. L'exercice de la médecine est grevé de toute une série de contraintes qui n'existent pas dans la plupart des autres professions. Le médecin doit être disponible jour et nuit et cela tout au long de l'année; il ne peut se faire remplacer que pendant ses vacances et lors de certains jours fériés. Il est responsable de son malade, charge qu'il ne peut déposer à aucun moment. Les cas difficiles avec complications et évolution défavorable le poursuivent jusque dans son sommeil. Le nombre d'heures de travail par semaine atteint rapidement le seuil du surmenage. A cela s'ajoutent la formation continue, les colloques, la lecture des revues médicales, indispensables à son devoir de mise à jour de ses connaissances. Le temps qu'il peut consacrer à ses loisirs et à sa famille lui est chichement compté.

De cela résulte une attitude obsessionnelle du médecin retentissant sur son caractère, le rendant souvent nerveux, ce qui se traduit par des manifestations d'agacement qui surprennent le patient qui n'en comprend pas les raisons. Le sens de ses responsabilités le pousse à un souci de perfectionnisme qui lui fait multiplier les examens, d'ailleurs souvent réclamés par le malade lui-même, et qui n'est autre que l'expression de l'anxiété et du stress. Le médecin doit aussi se préoccuper des contraintes psychologiques et sociales de ses patients, il doit endosser leurs peines et leurs difficultés, professionnelles ou familiales, les conseiller, les encourager de toute sa chaleur humaine. Ce qui représente de sa part un don supplémentaire d'énergie.

Malgré toutes ces servitudes, grâce à une bonne dose de masochisme, le médecin est prisonnier de son métier. En raison de toutes les satisfactions qu'elle lui apporte, cette profession est la plus belle et la plus riche. Elle est un art, un sacerdoce et un service, combinant plusieurs aspirations de l'être humain: la science, le contact avec l'autre, le sentiment d'être utile d'une part sur un plan technique et d'autre part sur le plan psychosocial de l'homme. Grandeur et servitudes de la médecine.

Dr M. M.

Chatchien & Cie

Myriam Champigny

Trop c'est trop

Stérile, stérilité, stériliser: vocables tristes et ternes auxquels on préfère instinctivement leurs contraires qui, eux, évoquent l'abondance, la richesse, la vie. Mais ne nous laissons pas prendre au piège des mots. Des terres fertiles, voilà qui est réjouissant. Mais la fertilité d'une chienne qui met bas jusqu'à une douzaine de chiots, une chatte qui peut avoir jusqu'à trois portées par an, voilà une «fertilité» qui pose de plus en plus le tragique problème de la surpopulation parmi les animaux de compagnie. S'occuper d'une bête abandonnée, c'est bien. C'est certainement mieux que de la chasser à coups de pierres. Mais ce n'est pas suffisant: cela ne change rien à la situation. Amener les chatons et les chiots en surnombre au Refuge, c'est évidemment préférable à les mettre — morts ou vifs — à la poubelle. Mais ce n'est pas une solution non plus. Cela équivaut à déplacer le problème, à mettre la responsabilité sur le dos d'autrui. Les détruire (bel euphémisme!) c'est sans nul doute plus courageux que de «n'avoir pas le cœur» de le faire. Mais tuer est un acte qui ne détruit pas seulement celui qui perd la vie mais aussi celui qui commet cet acte contre la vie. Trop de gens semblent s'y résoudre assez facilement, déclarant par exemple que «les chatons n'avaient pas encore les yeux ouverts». (Je me suis toujours demandé ce que les yeux avaient à voir à l'affaire? Sans doute parce qu'ainsi l'on n'a pas à rencontrer le regard des petites victimes?) La phrase que l'on entend, hélas, si souvent à la campagne: «Oh, mon mari les *lui* tue dès qu'elle les a *faits*» ne vous choque-t-elle pas comme elle me choque? Surtout de nos jours où l'on se déclare

de plus en plus antimilitariste, antipeine de mort et même antiavortement. De tant respecter la vie, voilà une bonne chose, mais ne nous y trompons pas: c'est toujours de la vie *humaine* qu'il s'agit. Une fois de plus, remarquons qu'il y a deux poids deux mesures: pour les deux pattes et pour les quatre pattes. Alors quoi, que faire? Puisqu'il y a trop de chiens et de chats et qu'il est mathématiquement impossible de donner un foyer à chacun, il n'y a qu'une solution: stériliser les femelles. Désolant? Mais non, au contraire, puisque, à chaque bête stérilisée, on peut se dire — et se le dire joyeusement — que des générations et des générations de petits êtres ne viendront *pas* dans un monde qui ne peut *pas* les recevoir. Vue bien négative, diront certains. Oui, bien sûr, la joie vaut mieux que la non-joie. Mais dans le cas qui nous préoccupe, le non-malheur est préférable au malheur, la non-naissance préférable à la naissance. Puisque nous savons (les statistiques sont formelles) que sur dix nouveau-nés, sept d'entre eux vivront en épaves jusqu'à ce que la mort les délivre, ne vaut-il pas mieux qu'ils ne soient *pas* venus au monde?

Amis lecteurs qui êtes déjà des convaincus, parlez-en autour de vous, conseillez, informez, luttez contre les idées préconçues. Expliquez qu'il n'est pas «cruel» de stériliser chatte ou chienne. Je me permets de citer ici les paroles d'une responsable de la SPA à Paris: «Mieux vaut priver un animal de son instinct de reproduction que de le priver de l'assouvissement de cet instinct. Refuser le mâle à une chienne ou une chatte en chaleur, ou, après la mise-bas, lui enlever sa progéniture, voilà la vraie cruauté.» Et j'ajouterais: «Laisser venir au monde des bêtes dont nous ne pourrons pas nous occuper nous-mêmes, que nous ne garderons pas chez nous, dans notre foyer, voilà aussi indirectement une cruauté.»

En France, en ce moment, il est question de créer des «centres de stérilisation» où l'opération serait faite à des prix très inférieurs à ceux pratiqués dans les cabinets vétérinaires. Ces centres existent déjà dans plusieurs pays. Souhaitons qu'en Suisse, les amis des bêtes agissent aussi dans ce sens. Mais en attendant, ouvrons notre esprit, notre cœur et... notre porte-monnaie! Un gueuleton en moins, une stérilisation en plus, voilà mon message de ce mois-ci.

MC

Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Mendelssohn le prodigue

Il était une fois un grand poète, qui s'appelait Goethe et qui, du fond de sa sérénité durement gagnée, sentait le sol se dérober sous son pas. Il pressentait la source romantique et s'en écartait, non par sobriété, mais parce qu'il savait qu'il n'aurait pas sa part. Il se prémunit d'un garde du corps, ou plutôt d'un garde de l'esprit, qui avait nom Zelter. Et Zelter écartait les jeunes artistes sur qui — Goethe s'en doutait sinon il n'eût pas craint les courants d'air — soufflait le génie.

Or, c'est ce Zelter qui présenta à Goethe un musicien prodige âgé de douze ans. Le poète accueillit Mendelssohn avec ravissement, songeant au génie clair de Mozart. Attendrissante image du dernier poète classique abritant sous son aile, sans s'en douter, le premier musicien romantique!

La vie de Mendelssohn est à l'image de ses scherzi. Le scherzo est un mouvement rapide, fiévreux, allumé d'une joie abrupte et rauque. C'est la meilleur part de ses œuvres, comme le mouvement lent était la meilleure part des concertos de Mozart. La vie de Mendelssohn fut une suite d'états de grâce, de bonheurs, d'inventions, de rencontres. A l'instar de Mozart, son père lui fit découvrir l'Europe. Nourri de grec et de latin, il parlait plusieurs langues vivantes. Il dessinait comme un dieu (pour autant que les dieux sachent dessiner!). Lâchons le mot: il avait une redoutable facilité.

Et c'est ce qu'on lui reprochera! Sa facilité et son bonheur. Car il va de soi qu'un musicien doit être «déchiré»! Mais rassurez-vous: il n'avait pas volé ses dons à quelque double, à quelque compositeur souffreteux et méconnu. Mendelssohn avait un truc pour faire fructifier ses dons: le travail. Il en est mort. Car jamais il n'a ralenti le rythme de sa vie. Il a attisé dans toute l'Allemagne une animation musicale qui devait reprendre à son compte Franz Liszt. Il a tissé l'Europe de la trame invisible de ses voyages, montant ici un oratorio de Haendel, révélant là un opéra de Cherubini, essuyant un échec avec le Don Juan de Mozart (car il a connu même les échecs). Ni la fatigue, ni la maladie ne l'ont empêché de s'embarquer pour l'Angleterre ou de prendre la poste pour Florence. Jusqu'à ces trois coups, jusqu'à ces trois attaques qui l'on terrassé.

La facilité n'exclut nullement l'acharnement. Pour preuve ce qu'il écrivait à sa sœur au sujet de son ouverture «Les Hébrides»: *«Le milieu en ré majeur est très bête et tout le développement sent davantage le contrepoint que les mouettes et la morue salée...»* Doute heureux qui l'a empêché de sombrer dans l'automatisme. Ha! la facilité!

Et puis on oublie qu'il s'agit de l'œuvre d'un très jeune homme. Qui n'a pas eu comme Schubert le terrible privilège de savoir qu'il mourait. Les trois coups ont interrompu une évolution lumineuse, faite pour aller beaucoup plus loin.

Toute parole pouvant être contredite, accordons-nous le plaisir de la contradiction: ne pressentait-il pas l'ultime trébuchement quand il jouait Mozart de façon si inspirée? *«Un vieux musicien des seconds violons m'a dit dans la coulisse qu'il avait entendu Mozart dans cette même salle mais que, depuis, personne n'avait fait d'aussi bonnes cadences, ce qui me fit un immense plaisir...»*

C'est dans le bonheur, mais dans la crispation d'une fatigue surmontée, que Mendelssohn a tout donné, sans retenue, sans prudence, jusqu'aux trois coups. Et cette première source du romantisme continue de jaillir, claire, inaltérable, source à laquelle Schumann, du fond de sa nuit, venait boire.

P.-Ph. C.

Félix Mendelssohn (portrait d'époque).